LE TOCSIN
DES
PARISIENS.

ROI vertueux & chéri, vous voilà au milieu de nous, entre deux familles, celle de votre nom que l'on aime, & celle de vos Sujets que vous aimez.

Harangue à la Nation, par M. Céruti.



A PARIS;

Chez BERRY, rue des Quinze-Vingts, au coin de celle de Rohan, N.° 39.

1789.



LE TOCSIN DES PARISIENS.

O Français ! peuple généreux & ſenſible, un Philoſophe de quatre-vingt-dix ans ranime ſes forces languiſſantes pour vous écrire. Votre valeur, votre patriotiſme ont enflammé mes ſens du feu divin de l'enthouſiame. Souffrez que je vous parle avec liberté ; la franchiſe plaît à mon âge. J'ai quelques vérités dures à vous dire ; des conſeils prudents à vous donner. L'expérience eſt l'école de l'homme ; je m'inſtruiſis à celle du malheur. Ecoutez-moi.

Jetez un regard autour de vous, voyez ce que vous étiez, ce que vous êtes, & ce que vous pouvez devenir. La liberté, ce feu pur & ſacré, a dejà électriſé vos cœurs. Vous êtes généreux, magnanimes, & preſque libres. Mais de combien de calamités n'avez-vous pas payé des biens auſſi précieux ; tour-à-tour en proie au deſpotiſme, à la guerre, à la diſette à l'anarchie & à la famine, eſt-il un peuple ſur le globe qui mérita mieux que vous de ſecouer le joug de l'oppreſſion & de la tyrannie ?

Quel tableau varié offrent les événemens dont j'ai été témoin depuis 40 ans !

J'ai vu l'Héritier du Trône, la mort ſur les levres, qu'on ne rougit pas de rendre témoin des apprêts de ſes funérailles ; devant lequel on chargea les voitures prêtes à défiler dès qu'il auroit les yeux fermés ;

J'ai entendu ce malheureux Prince dire à ſon Médecin :

il faut bien mourir, car j'impatiente ici trop de monde ;

J'ai vu un fils arraché des bras de sa mere, & cette femme réléguée dans un Couvent, parce qu'elle exigeoit trop hautement que le fils naturel d'un Roi fût légitimé ;

J'ai vu un Ministre pervers appuyant des droits, imaginaires, qu'une République s'attribuoit sur une isle, recevoir, pour son Roi qu'il subjuguoit, la souveraineté de cette isle de la main de ceux auxquels elle n'appartenoit point ;

J'ai vu ce même Ministre faire déclarer rebelle celui qui, usant du droit naturel, repousseroit la force par la force ; & poursuivre, comme Pirates, tous le Commandans de bâtimens de ces insulaires qui n'arboreroient pas sur leur vaisseau le pavillon français ;

J'ai vu couler dans cette isle infortunée des ruisseaux de sang d'un peuple libre ;

J'ai vu promettre le bâton de Maréchal de France à un Général, *parce qu'il ne parloit que bourreaux & potences, & parce qu'il promettoit de nettoyer en vingt-quatre heures un pays de ses maîtres* ;

J'ai vu un Ambassadeur de votre Roi faire trembler le S. Siege, au point que le Pape voyant un jour l'Ambassadeur d'Espagne, qui satisfaisoit un besoin près des murs de son palais, cria à son Excellence : *ne pissez pas là ; car si l'Ambassadeur de France vous voyoit, il voudroit pisser dans mon cabinet* (1).

J'ai vu un Duc & Pair, flétri par un arrêt du Parlement, exercer sa Pairie, au moyen des lettres de graces qu'il obtint par un canal impur ;

J'ai vu un Ecrivain famélique, prostituer sa plume à ce grand Seigneur : cela devoit être ; *il avoit calomnié Titus, Trajan & Marc-Aurele.*

Linguet loua jadis & Tibere & Néron,
Calomnia Titus, Trajan & Marc-Aurele ;
Cet infame aujourd'hui, par un affreux libelle,
Noircit la Chalotais, & blanchit d'A**.

(1) *Quantùm mutatus ab illo !*

J'ai vu un Aréopage cenſurer impudemment Béliſaire, & l'ouvrage immortel qui honore le ſiecle de Louis-le-Bien-Aimé, l'ouvrage des Diderot & d'Alembert, auquel des ignorans ont donné depuis une phyſionomie nouvelle, mais *hideuſe* : J'ai vu ces Docteurs s'oppoſer au progrès des lumieres, armés du glaive aſſaſſin de l'ignorance, du fanatiſme & de la ſuperſtition, qui a fait tomber *l'innocent Calas*, & exécuté en France *une Saint-Berthelemy*.

Aux portes de la N**
La Vérité ſe montra :
Le Syndic la rencontra.
Que demandez-vous, la bonne ?
Hélas ! l'hoſpitalité.
Votre nom ? La Vérité.
Fuyez, dit-il en colere,
Fuyez, où je monte en chaire,
Et crie à l'impiété.
Vous me chaſſez ; mais jeſpere
Avoir mon tour, & j'attends ;
Car je ſuis fille du Tems,
Et j'obtiens tout de mon pere.

J'ai vu des Miniſtres qui faiſoient perdre exprès des batailles, afin de pouvoir ôter le commandement à des Généraux habiles, mais qui avoient eu le malheur de déplaire à une femme qui gouvernoit l'Empire.

J'ai vu un Militaire condamné à perdre la tête ſur la dépoſition d'une troupe de ſubalternes intéreſſés à le trouver coupable. J'ai vu ſur les fleurs de lys Thyſiphone en robe, plus cruelle mille fois qu'aux Enfers, ordonner que ce Général infortuné fût conduit au ſupplice dans un appareil humiliant, barbare, & juſques-là ſans exemple à l'égard même des plus vils ſcélérats. Ainſi fut ſacrifié à la Reine d'une Compagnie marchande, d'une Compagnie privilégiée, infidelle à ſes engagemens, onéreuſe à l'Etat, un Officier dont les talens auroient pu rendre de très-grands ſervices dans des circonſtances différentes.

J'ai vu un petit Miniſtre, qui avoit peuplé les cachots d'infortunés, par les conſeils d'une infame maîtreſſe &

d'un intrigant, échappé à la justice de la Providence, en ne perdant qu'un bras à la chasse.

O très-petit Saint-Florentin !
Si le Ciel t'a ravi la main,
Dont tu versas tant de pécune
Dans le giron de Sabatin,
Pour le malheur du genre humain,
Hélas ! il t'en reste encore une.

J'ai vu des femmes de la lie du peuple arriver au galop, & tour à tour au Trône, l'environner de tous les vices, & mettre le Royaume à feu & à sang.

J'ai vu une paix plus humiliante que la servitude, & plus désastreuse que la guerre.

Les trompettes qui ont sonné dans tous les coins de l'Univers la mort d'un Roi qui mérita dans sa jeunesse le surnom de *Bien-Aimé*, ont retenti jusqu'à moi. J'ai vu dans son successeur un Prince ami de la vertu & des mœurs, se charger des dettes de son aïeul ; je l'ai vu, frémissant de leur énormité, ne pas redouter d'être écrasé sous leur poids : je l'ai vu, environnant sa jeunesse de Conseillers d'un âge mûr & préparés à la vertu par de longues traverses. J'ai vu sa Compagne captiver l'amour de son peuple ; mais j'ai tremblé pour l'inexpérience de ces jeunes époux, lorsque j'ai vu un vieux Ministre payer son tribut à la nature, le Trône environné d'harpies, une jeune Princesse mal entourée, & je n'ai plus douté que la vertu perdant son défenseur, il ne s'opérât dans l'Empire un changement qui ne seroit pas à son avantage.

J'ai vu passer rapidement dans le ministere des gens de bien, mais trop portés aux emprunts, & des scélérats.

J'ai vu ces scélérats ouvrir sur toutes les places de l'Empire mille bouches intarissables, jettant une pluie d'or sur les Courtisans pour s'appuyer de leur protection comme de celle des anges tutélaires.

Je les ai vus continuellement occupés d'augmenter la profondeur de l'abîme, & la dette de l'Etat de plusieurs milliards.

J'ai entendu les voûtes du temple de Thémis reten-

tir du nom d'un Cardinal, & j'ai vu ce crédule Pontife honteusement compromis avec l'intrigue, la bassesse & le vice.

J'ai vu les sages convoqués, & je me suis dit : *Si Solon eût eu tant de compagnons, il seroit moins connu.*

J'ai vu prêt à succéder à un fripon un homme Noir, & j'ai frémi.

Je l'ai vu remplacé, aux acclamations, par un Prêtre distillant par tous les pores la bêtise, l'orgueil, la bassesse & la méchanceté. Je me suis dit : ah ! qu'il est malheureux de voir un Prince si bon & possédant toutes les qualités qui appellent au Trône, toujours environné de la scélératesse ou de la bêtise ! ah ! qu'il est malheureux de voir le plus beau Royaume qui existe sur le globe, pillé & saccagé par des monstres que la nature n'enfanta que comme les plaies de l'Egypte ! Je me plaignis au Dieu de tous, qui punissoit un Roi bon comme un Roi méchant.

Le bruit des pétards dans le palais d'un Prince auguste & chéri de votre peuple, la clarté des illuminations dans toutes les rues de votre Capitale, ont excité mon admiration. J'ai pensé qu'il se passoit chez vous quelque chose de bien extraordinaire & de bien avantageux pour l'Empire.

J'ai vu effectivement un Etranger auquel un Roi rendoit sa confiance. Je me suis dit : *mais ce brave homme est-il donc seul au monde ? Est-ce qu'on ne sauroit trouver en France un sage qui l'égalât ?* Un homme simple & duquel on n'avoit pas l'air de faire cas, me poussa & me dit, j'ai entendu les paroles que vous venez de marmotter ; mais ne savez-vous pas *que personne n'est prophête dans son pays* ? Je trouvai ces mots pleins de sens & je me tournai du côté de la Cour.

Je vis encore le Trône assailli par les mêmes hommes ; je lus dans leurs yeux leurs intentions, & je dis : *tous ces gens-là ne peuvent s'engraisser du lait de la vache que lorsqu'il découle avec facilité de ses mamelles pressées ; ils ont vu un lait échauffé, prêt à se dissoudre,*

ils ont appellé le Médecin ; mais ils se sont bien promis de le renvoyer lorsque la bête aura du lait en abondance.

J'ai vu cet étranger signaler son arrivée en rétablissant le crédit ; & j'ai dit : *la bête est blessée à mort, le coup d'aiguillon qui la presse la fera ruer ; mais elle retombera.* Je l'ai vue effectivement retomber, & ce brave étranger être obligé de convoquer de nouveau les sages.

J'ai vu les places des sages briguées dans tous les coins du Royaume, & comme la pluralité en décidoit, j'ai vu bien des gens de mérite en être exclus.

J'ai vu un homme de génie déplaire à la Noblesse, se jetter à corps perdu dans le Tiers, ouvrir une boutique dans la Cité fondée par la colonie des Phocéens, y étaler des pieces de batiste, de mousseline, de drap, & mettre son nom sur le fronton de la boutique, & j'ai dit : cet homme de génie est en état sans doute de rendre à la Patrie, les plus grands services, pourvu qu'il n'écoute que son *instinct*, & qu'il n'aille pas donner tête baissée dans les conseils perfides de l'homme *à la foi publique* qui en a bien une, mais très-particuliere à lui ; pourvu qu'il ne soit pas le Ministre des vues particulieres de cet homme *à la foi publique* qui le fait déraisonner lorsqu'il veut faire baisser ou augmenrer les fonds publics qu'il a achetés ou vendu (1).

J'ai été effrayé de la quantité des ces Gens de Robe qui alloit être du nombre des sages ; & j'ai dit, que des hommes qui négligent par état le fonds pour s'attacher à la forme, qui n'ont aucune connoissance, ni en

(1) Cet homme de génie a dit, *que ce n'étoit pas le moment de pendre les Administrateurs de la Caisse d'escompte, mais les faire payer.*

Si la Caisse d'escompte ne paie pas dans ce moment à bureau ouvert, c'est une facilité de quatre-vingt ou cent millions qu'elle procure à la circulation de l'émission de ses billets ; & jugez où l'on en seroit, si, suivant à la lettre le perfide conseil *de l'homme à la foi publique*, on obligeoit la Caisse à rembourser tous les porteurs de billets, & à retirer ce bienfait ! Le Royaume n'est encore en proie qu'à la famine, mais il seroit bientôt dévoré par la peste & par tous les fléaux les plus destructeurs.

finances,

finances, ni en politique; qui ne prennent que l'écorce des loix, & jamais l'esprit; qui n'ont d'autre tâche, que celle de créer des monstres, pour avoir le plaisir de les combattre; qui emploient des demi-journées à dire ce qu'ils diroient beaucoup mieux en une seconde, qui, de cette maniere, éternisent les procès dans les Tribunaux, & consomment la ruine des familles, sont des êtres très-dangereux dans un Aréopage.

J'ai vu arriver tous les sages, j'ai vu la Noblesse s'affubler du costume de Montezuma, couvrir son chapeau de panaches, & chamarer son manteau, & le Tiers se contenter de l'humble costnme de nos Prêtres; j'ai été fâché de cette distinction humiliante, & j'ai dit: voilà des hommes qui ne s'accorderont jamais. Jesus de Nazareth, notre Maître, n'avoit admis parmi ses Disciples, aucune distinction. Il ne leur prêchoit que l'humilité; *pulvis es, & in pulverem reverteris.*

J'ai vu les sages ouvrir les séances par des *Te Deum*, des Messes, des Processions, invoquant la lumiere du Saint-Esprit, & j'ai dit: la lumiere ne viendra qu'à quelques-uns, les autres la repousseront, car c'est leur intérêt d'être dans les ténebres.

J'ai vu les sages, perdre un temps précieux sur des questions que le grand nombre désapprouvoit, & j'ai dit: mais ils ne songent pas qu'en recevant chacun dix-huit livres par jour, & consacrant huit heures au travail, chaque heure coûte deux mille cinq cents livre à la Nation.

J'ai vu le Grands, effrayés de l'empire que prenoient les sages sur la multitude, craindre le renversement du despotisme, celui de l'arbre féodal, le partage des graces, des emplois & des charges, appeller à leur secours des

---

D'ailleurs, cet homme de génie oublie que le Roi doit à le Caisse d'escompte soixante-dix-millions, & qu'en obligeant cette Caisse de payer, il faut, d'un autre côté, obliger Sa Majestés a vuider ses mains d'un argent qui n'a été mis dans le Trésor-Royal qu'à titre de nantissement & de gage, & qui doit y être perpétuellement en représentation (Voyez l'Edit portant création de vingt mille Actions nouvelles de la Caisse.)

légions qui ont réfusé d'armer leur bras pour soutenir des déprédations, des dilapidations, des violations de toute especes, & j'ai dit : il est heureux que ces Militaires n'égorgent pas leurs freres : mais si les sages, avant tout, ne font pas des loix pour contenir ces Militaires dans une discipline indispensable, on sortira d'un abîme pour retomber dans un autre beaucoup plus profond.

J'ai vu les Grands se sauver avec précipitation dans l'Etranger, & j'ai dit : si on ne les fait pas revenir, l'argent se dissipera, le commerce s'anéantira, les Ouvriers pleureront, les Parisiens s'égorgeront les uns & les autres, l'herbe croîtra dans Paris, & cette grande Cité ressemblera à Jérusalem après un siege de trois années.

J'ai passé dans un de vos Jardins publics, & j'ai frémi. Des milliers d'hommes s'y agitoient de mouvemens convulsifs qui paroissoient leur être communiqués par trois ou quatre Bâteleurs politiques, qui leur distilloient le poison, & j'ai dit : la liberté d'ouvrir publiquement des avis pernicieux, est la source des plus grands maux, & malheur aux Parisiens, s'ils ne dissipent au plutôt ces attroupemens composés de gens sans aveux,

D'un tas d'hommes perdus de dettes & de crimes,
Que pressent de vos loix les ordres légitimes.

Ces clameurs indécentes qu'on honore du nom de motions, auront les conséquences les plus terribles, elles séduiront les nombreux Citoyens qui ont plus de bonne foi que de lumières ; elles ameuteront le peuple, nourriront l'insurrection, donneront de fausses idées de la liberté, propageront l'anarchie, & ce qui sera plus malheureux, éloigneront les hommes éclairés, & priveront la société de leurs services.

J'ai vu dans les Assemblées, régner la mésintelligence & l'entêtement, j'ai vu des rumeurs fréquentes y interrompre les gens de bien ; cela ne m'a point surpris, & j'ai dit : ceux qui veulent des places ne peuvent y parvenir qu'en marchant sur le ventre des honnêtes gens.

J'ai vu la Garde Nationale, j'ai entendu parler des

Officiers qui la composent, & j'ai dit : ces Militaires sans doute sont irréprochables, mais comment une Nation qui manque de pain, reçoit des offrandes, qui ne paye pas, est-elle donc assez généreuse pour faire des traitemens que n'ont point ses Colonels ? où prendra-t-elle pour s'acquitter envers tous ces braves Militaires qui vont lui consacrer leur temps ?

J'ai vu ces Soldats, & j'ai dit : jamais Empire n'a eu des Soldats mieux équipés, de meilleure mine & plus largement payés ; mais les militaires des autres Régimens vont quitter leurs Drapeaux ; ils diront qu'ils veulent être également payés, & où prendra-t-on ?

J'ai vu les habits d'uniforme, & j'ai dit : c'est une nouvelle mode qui influera sur les mœurs, & qui a influé d'une maniere oppressive sur les bourses. Elle éloignera la jeunesse du travail, elle lui inspirera le goût du tambour, & rien ne convient moins à un Bourgeois, que des enfans qui courent après la clarinette & le hautbois.

J'ai vu un essaim de jeunes filles, vêtues de blanc, & récitant des Hymnes en actions de graces, parcourir toutes les rues, suivies d'un peuple nombreux, qui rioit & perdoit son temps, & j'ai dit : pourquoi cette manie de *Te Deum*, de Processions ? Vous ressemblez à ces Guerriers ennemis qui chantent chacun des *Te Deum* pour une victoire que ni l'un ni l'autre n'a remportée ; ou à un jeune marié, qui danseroit toujours, & oublieroit qu'il doit coucher avec sa femme. Un soin plus important doit vous occuper ; celui d'assurer une liberté dont vous ne jouissez point, & qui est prête à vous échapper ; celui d'organiser votre Municipalité de maniere qu'un District ne contredise pas le soir ce qu'un autre a dit le matin ; celui de caserner vos Soldats de façon qu'on ne les voie pas par détachemens remplir les fiacres, & semés dans tous les coins des rues ; celui de défendre vos barrieres ouvertes de tous côtés à la rapine ; celui d'ordonner à vos Tribunaux de juger sans délai ; celui de faire punir rigoureusement les malfaiteurs qui troublent l'ordre public, & de les faire exécuter avec éclat ; celui de suppléer à

tous les impôts par une impoſition unique qui frappe également ſur le propriétaire, ſur le rentier & ſur le capitaliſte, & qui parviendra dans votre Tréſor public ſans avoir dépoſé un ſédiment précieux dans des mains impures; celui d'abandonner excluſivement à votre Aſſemblée le pouvoir légiſlatif, à votre Roi le pouvoir exécutif, & de ne pas ſouffrir que d'autres puiſſances ſe les arrogent tous deux ; celui enfin de ne pas tolérer que, ſous vos yeux, on vous enleve les archives du deſpotiſme de la Baſtille.

J'ai vu un homme plein de ſens, faiſant la motion de rembourſer les rentes viageres conſtituées ſur les têtes genevoiſes, tandis qu'à côté de lui on recevoit des offrandes en ſigne de détreſſe (*cela me rappelle l'hiſtoire d'un jeune homme qui, ruiné & à la Force, faiſoit encore marchander l'hôtel Montmorenci*), tandis que naguère il avoit ſigné *l'acquittement* du bilan de l'État ; & j'ai dit : eſt-ce prendre ſous la ſauve-garde de la loyauté françaiſe la dette de la Nation, que de metrre le ciſeau dans un contrat ſigné par elle ? & ſi ce Genevois a détourné des fonds qu'il eût employés ailleurs plus utilement, pour contracter avec vous un engagement, êtes-vous le maître de reſcinder ce même engagement, parce qu'il tourne à ſon avantage, & qu'il vous eſt onereux ? Si les têtes ſur leſquelles ſont ces rentes étoient tombées en 1788, lui propoſeriez-vous, e 1789, de lui rendre les fonds qu'il vous a payés ?

J'ai vu l'hiſtrion Bordier pendu à Rouen, pour être venu à Paris avec des intentions perfides, préméditées & concertées avec beaucoup de perſonnes, & j'ai dit: Il y a eu un verbal d'arreſtation qui donnoit des lumieres, & faiſoit connoître les papiers qu'il avoit ſur lui ; il y a eu un interrogatoire après la Sentence ; pourquoi, ſur la réclamation du Comité des recherches, s'obſtine-t-on à céler ces Pièces ? Il y a donc, dans cette affaire ténébreuſe, des gens puiſſans compromis ; & pourquoi échaperoient-ils à la vindicte publique ? Il reſte donc encore des racines de ce deſpotiſme infernal qui faiſoit tomber ou ſauvoit les têtes à ſon gré ?

J'ai vu une multitude effroyable de courtisannes répandues dans tous les quartiers de Paris, provoquant les passans au libertinage, & j'ai dit : un peuple aussi tolérant ne peut pas attirer sur lui la bienfaisance du Très-Haut : mais, m'a-t-on répondu, » il faut des courtisannes dans une grande ville ». Je ne sache pas pourquoi un homme en auroit plus besoin au milieu de neuf cent mille ames qu'au milieu de trois cents. Mais, m'a-t-on dit encore, « La vertu des femmes ne seroit pas en sûreté ». Il y a donc de la vertu au milieu de la corruption & des mauvais exemples ? *C'est ce que je ne crois pas.*

Il y a long-temps qu'on vous a dit, Parisiens, de chasser toutes ces courtisannes ; mais vous n'écoutez pas les conseils. J'ai, au reste, conversé avec celles de nos impures qui ont le plus de réputation. Je croyois qu'à l'exemple de Laïs & d'Aspasie, elles profitoient de leur liberté pour s'instruire & ajouter à leurs charmes les grâces de l'esprit : j'étois dans l'erreur ! un jargon insipide, des manieres, des agaceries dégoûtantes, voilà tout ce que j'ai trouvé. Aucune ne parloit purement sa langue, & la plupart ne savoient pas lire. Ces femmes n'auroient captivé ni Périclès ni Socrate.

En me promenant dans les Champs-Elisées j'ai pensé à Athenes, lorsque j'ai vu vos femmes vêtues de blanc, la taille soutenue d'une ceinture, dans laquelle venoient se perdre moëlleusement de longs cheveux agréablement bouclés. Les hommes, sans armes & en déshabillé m'ont aussi rappellé cette capitale de l'Attique. On m'a dit que cet usage, & le gracieux habillement de vos femmes nuisoient aux bonnes mœurs, en apportant *trop d'aisance dans les manieres* : & en effet, avant mon dernier sommeil, j'avois trouvé qu'*un homme armé devant une femme entourée d'un cerceau de vingt-cinq pieds de circonférence ne pouvoit pas lui faire l'amour si commodément.*

J'ai parcouru votre Ville ; ses embellissemens m'ont frappés : vous avez enfin des fontaines & des marchés ; un temple majestueux, immense & supérieur en bien des choses à celui de Minerve Athénienne, s'éleve en

l'honneur de la protectrice de votre Cité. Je l'ai admiré plusieurs fois, & j'ai toujours regretté qu'il ne fût point en marbre, de maniere à pouvoir transmettre aux tems les plus reculés les bas-reliefs & les autres beautés dont le ciseau des plus habiles maîtres a enrichi ce chef-d'œuvre d'architecture.

Gardez-vous, croyez-moi, de dégrader cet édifice par une croix placée sur le sommet de la coupole. Outre que cette croix que vous regardez comme une chose nécessaire à la confection d'un temple, n'est réellement que l'image d'un supplice qui nous rappelle un souvenir amer, elle présente une forme grêle, mesquine & incapable de couronner aucun monument national. Je vous conseille donc de mettre à la place de votre croix, ou de votre coq, la statue du bon Roi qui n'a d'autre volonté que celle de son peuple, d'autre desir que celui de le rendre heureux ; & pendant que des gens mal-intentionnés réunissent leurs efforts pour ternir l'éclat de sa couronne, ne négligez rien pour le relever. Vous ne serez jamais grands, Français ! tant que votre Roi sera petit.

J'ai été satisfait de trouver fermés ces antres de désespoir & de désolations, ces gouffres où l'avarice égorgeoit ses victimes, où le jeune homme imprudent & facile, ruiné par le fripon adroit, devenu fripon lui-même, en forçoit ensuite d'autres à le devenir ; & le Gouvernement protégeoit ces lieux ! & il alimentoit votre corruption ! Je vous le dis, Parisiens, quelques vices de plus, & vous étiez esclaves pour toujours. Les peuples les plus corrompus ont toujours été les plus soumis. Enfin ils sont fermés, ces lieux, repaires des plus viles passions. Gardez-vous de jamais les rouvrir, & s'il faut que vous soyez ruinés, *soyez-le donc d'une maniere aimable.*

Votre musique, ou plutôt celle qui les étrangers font pour le Spectacle que vous nommez *Opera*, m'a enchanté. Sur votre Théâtre Français, les pieces que l'on représente, ont excité ma plus vive admiration. L'hommage que vous avez rendu aux mânes du Grand

Moliere, m'a ſenſiblement affecté; c'eſt grand dommage que ce ſublime Peintre n'ait plus d'imitateurs. Vos Auteurs modernes m'ont fait pitié : ils font du ſentiment avec de l'eſprit : ils ſubſtituent des deſcriptions à des caracteres, des incidens nombreux à une intrigue ſimple & attachante; des aventures galantes, des traits d'hiſtoires, à la peinture utile des ridicules, & des mœurs; on diroit enfin, que, pour former leurs comédies, ils diſtillent ſoigneuſemeut les épitres, les madrigaux, les épigrammes & les charades, dont ils rempliſſent périodiquement vos Journaux. Quant à la Tragédie, vous n'avez pour elle, ni Auteur, ni Acteurs, ainſi je n'en parlerai pas, quoique vous y applaudiſſiez beaucoup.

Vos Chants de Victoire ont embraſé mon ame du feu ſacré de l'enthouſiaſme: je me ſuis cru tranſporté aux temps héroïques de la Grece. Six cents hommes ſans autre guide que leur courage, emporter en peu d'heures, une fortereſſe, réputée imprenable! O Pariſiens! vous excitez l'admiration de vos contemporains : mais je crains que vous n'ayez trop fait pour votre gloire; l'excès de votre valeur trouvera la poſtérité peu crédule. Ce qui paſſe les forces de l'humanité eſt mis par elle au rang des fables incompréhenſibles. Effets de la fureur du peuple, ſervez à jamais de leçons aux tyrans; qu'entourés de flatteurs & de nombreux ſatellites, ils tremblent en liſant l'hiſtoire de la révolution préſente; que le glaive terrible de la vengeance populaire, ſans ceſſe étincelle à leurs yeux, & que ſemblables à Damoclès, (1) la crainte d'en être frappés, rende toutes leurs jouiſſances imparfaites.

---

(1) Damoclès, célèbre flateur de Denys-le-Tyran, vantoit dans toutes les occaſions les richeſſes, la magnificence, & ſur-tout le bonheur de Denys.

Mais il changea bientôt de ſentiment. Le Tyran l'ayant invité à un feſtin magnifique, le fit habiller & ſervir en Prince. Damoclès ne ſe ſentoit pas de joie; mais bientôt il vit une épée nue, la pointe en bas, deſcendre perpendiculairement ſur ſa tête, ne tenant au plancher que par un crin de cheval.

Il quitte la table, jette ſes habits, & dit qu'il ne veut plus être un Prince.

Enfin, cette tombe ſuperbe, où le deſpotiſme enſeveliſſoit vivans, ces hommes rares, dont l'ame vigoureuſe s'élancoit vers la vérité, s'eſt écroulée ſous l'énorme faix des crimes, & la liberté foule ſes ruines d'un pied hardi. Reſtes inanimés, muets, complices d'une longue ſuite de Miniſtres vexateurs, je vous ai interrogé pluſieurs fois, & vous n'avez point contenté m'a curioſité ; vous n'avez fait que m'attendrir davantage ſur les malheureuſes victimes que vous cachiez au jour. Mânes guerriers du Grand Condé ; du vaillant Luxembourg, du vertueux Mahé, du malheureux Lalli, réjouiſſez-vous. Le Château des vengeances eſt détruit, & vous mânes brillans du Chantre harmonieux du meilleur des Henri, accordez votre lyre, & chantez à l'Eliſée la valeur des Français. Que les Royaumes ſombres, que les Cieux, que la Terre, que tout retentiſſe du bruit de leur gloire, ils le méritent, ils ont briſé leurs fers.

Ma ſatisfaction a été au comble., lorſque j'ai vu des vieillards le diſputer à la jeuneſſe, pour s'enrôler dans votre Milice Nationale. Je ne vous croyois pas capables de patriotiſme, ni d'aucune action vigoureuſe : votre légéreté., vos graces, votre eſprit même, me confirmoient dans mon opinion. J'abjure mon erreur avec plaiſir.

J'ai été étourdi de la foule d'ouvrages tombés de toutes parts ſur l'Aſſemblée de votre Nation. Parmi tous ces livres, trois au plus, auroient mérité l'honneur d'entrer dans la bibliotheque d'Alexandrie. Encore, ſont-ils écrits avec une hardieſſe que vous appellez de l'énergie, mais qui le plus ſouvent, n'eſt que de la dureté.

Dans aucun pays, dans aucun temps, je n'ai vu un auſſi brillant ſpectacle : voir une grande Nation aſſemblée, pour ſe donner enfin une conſtitution ! Non, depuis le conſeil des Amphictions (1), on n'a rien vu de plus

(1) Amphiction, fils d'Hélénus, inſtitua le fameux Tribunal auquel il donna ſon nom, & dont les décrets étoient auſſi reſpectés que les oracles des Dieux.

auguſte

auguſte & de plus intéreſſant. O Français ! attendez tout de cette élite de votre Nation, mais prenez garde aux faux Prophètes.

Cet inſtant va décider de votre ſort heureux ou malheureux ; mais je vous le dis : vous-mêmes êtes vos plus cruels ennemis, quoique vous criez toujours à la trahiſon. L'inſubordination, la défiance, l'incertitude, ſe ſont emparées de vos eſprits. Le cœur ulcéré de vexations & de malheurs précédens, vous êtes quelquefois aſſez injuſtes pour en rendre reſponſable les perſonnes qui vous ſont le plus dévouées. Je n'ai pu m'empêcher d'être courroucé de la précipitation & de la cruauté de vos jugemens. O Pariſiens ! Si l'homme honnête & déſintéreſſé n'eſt point à l'abri de vos ſoupçons, lorſque dans des circonſtances orageuſes, il s'occupe conſtamment de votre bonheur, ſi, quand il pourvoit à la tranquillité de vos familles, nul jour n'eſt ſerein pour lui, ſi vous pouſſez l'ingratitude juſqu'à menacer ſa vie, dans le moment même où ſa vigilance préſerve vos propriétés de tout danger, quel homme déſormais aſſez généreux ou aſſez imprudent pour lui ſuccéder ?

J'ai remarqué que généralement vous aviez de fauſſes idées ſur la Conſtitution d'un peuple libre. Vous croyez qu'une liberté abſolue & individuelle en eſt l'eſſence, & vous vous trompez. Une pareille Conſtitution ne peut exiſter. Dans toute aſſociation politique, l'individu fait le ſacrifice d'une partie de ſa liberté pour conſerver l'autre ; & plus cette aſſociation eſt conſidérable, plus le ſarifice doit être grand. Plus les hommes ſont nombreux, plus ils ont de paſſions à réprimer, plus de vices à étouffer, plus de crimes à punir, & plus auſſi ils doivent renoncer à une plus grande partie de leur liberté. L'homme eſt bon, les hommes ſont méchans, a dit un de vos plus grands Prophetes. Le ſauvage n'a qu'une très-petite partie de ſa vie à ſacrifier, parce qu'il n'a qu'un très-petit nombre de dangers à courir : il n'a que ſa propriété à conſerver. Au contraire, l'homme policé ne peut que changer de joug ; il faut qu'il porte celui du deſpote ou celui de loix, parce que tous ſes

femblables étant fes ennemis fecrets, il faut, de toute néceffité, que l'autorité des loix ou celle d'un feul, le protége contre leurs attaques réitérées. Le feul moment où l'homme civilifé, foit libre, eft celui où il choifit fes chaînes, où il forge le frein qui doit réprimer fes paffions. Français ! vous êtes dans cet heureux moment, profitez-en : mais que fa durée foit courte, que ce foit l'aurore d'un beau jour.

Dans vos Temples, dans vos Places publiques, fur vos Théâtres, fous vos Portiques, réfonne avec éclat le cri flatteur de la liberté ; mais prefque par-tout ce bien précieux qui rend à l'homme toutes fes vertus en lui ôtant quelques-uns de fes vices, eft confondu avec la licence, l'infâme licence, mere des défordres les plus affreux, & avant-coureur certain de la diffolution de tout corps focial. Flétris encore du foufflet qui vous affranchit, votre orgueil eft fans mefure ! En quittant vos fers, vous femblez avoir pris l'infolence de vos anciens maîtres. Aucun de vous ne veut obéir, & tout le monde veut commander. J'ai failli à étouffer de rire en rencontrant dans vos rues plus d'Officiers que la Grèce n'a jamais eu de Soldats. Il m'a paru affez fingulier, que dans un temps où l'on vouloit établir l'égalité des conditions, le moindre Bourgeois fût avide d'arborer fur l'épaule, une ligne diftinctive.

Dans la compofition du corps des Officiers de votre Garde Nationale, on fe plaint de ce que vous avez donné l'exclufion à tous les Militaires encore fous les drapeaux, four prétexte de ne choifir que des Bourgeois qui euffent fervi ; & en effet, un officier en exercice doit mieux pofféder la tactique, qu'un Bourgeois retiré depuis plufieurs années, & qui a négligé les connoiffances militaires, pour fe livrer à d'autres plus lucratives, ou plus felon fes goûts. Dans ce même corps, vous avez eu enfuite un très-grand foin d'en exclure les gens d'un mérite afcendant, & voici fans doute ce qui a donné lieu à cette exclufion qui vous fera nuifible. Chez tous les peuples qui ont eu le bonheur d'être libres, les commencemens de cette liberté ont toujours été très-orageux. Et

pourquoi ? parce qu'après avoir brifé fon joug, l'homme fe trouve accablé du poids de fa liberté. Il faut qu'il fe familiarife avec elle, & qu'il s'effaie à être libre ; ainfi nos yeux, long-temps fermés à la lumiere, ne peuvent foutenir l'éclat du Soleil ; fa clarté doit y pénétrer pas à pas ; jufqu'à ce qu'il en ait appris l'ufage, il eft défiant, inquiet & ombrageux ; jaloux de fes droits, fans les connoître, il craint toujours qu'on ne cherche à les enfreindre. N'auriez-vous pas craint de donner atteinte à la liberté de vos fuffrages, en les donnant à un homme dont le mérite les auroit hautement follicité ? Ne vous feriez-vous pas dit : mais, nommer un Officier, un homme que fon mérite appelle à ce grade, ce n'eft point être libre, c'eft, au contraire, obéir à cet afcendant fecret qui fuit toujours le mérite ; c'eft, pour ainfi dire, être forcé à le nommer, tandis que nous pouvons nommer qui nous plaît : nommons donc un être qui ne puiffe fe diffimuler que c'eft à notre choix qu'il eft entiérement redevable de fa dignité ?

J'ai été étonné de la quantité des chars qui parcourent votre ville : il en eft qui vont auffi rapidement que ceux qui remportoient les prix aux Jeux Olympiques : leur rencontre eft très-dangereufe, & j'ai vu écrafer un de vos citoyens il y a quelques jours. Le lendemain cette attrocité fut confignée dans le Journal de votre ville, & l'on promettoit une récompenfe honnête à fa veuve. Je ne puis vous rendre l'impreffion que me fit la lecture de cette feuille. Comme les lieux où vous vous affemblez pour vos plaifirs, font remplis de Gardes, il y regne un ordre admirable ; on eft sûr chez vous de s'amufer tranquillement, & l'on n'eft pas certain de n'être pas tué, terraffé, en allant à fes affaires. Celui qui éleveroit la voix dans vos Spectacles, feroit emprifonné, & celui qui vous écrafe fous les roues de fon Char, preffe fon courfier s'échappe, en eft quitte pour faire propofer froidement à, la veuve & aux enfans des malheureux, quelques pieces d'or pour les dédommager. Eh ! qui peut réparer la perte d'un pere de famille ? Quelle tyrannie cruelle dans un pays où l'on parle fans ceffe de liberté ! Savez-vous quelle eft

la ſource de cette barbarie ? c'eſt qu'habitués à tout acheter depuis l'honneur & la Nobleſſe juſqu'au plus léger de vos plaiſirs, vous croyez que l'argent répare tout.

J'ai aſſiſté à votre Aſſemblée Nationale. J'ai cru voir revivre les beaux jours d'Athenes, j'ai entendu des hommes maniant la parole comme des Dieux, & j'ai dit : ce peuple ſera heureux ſi l'éloquence eſt ici l'apanage de la vérité; mais les ſages éloquens auroient-ils eu le bonheur d'échapper à une corruption générale qui me paroît régner en Souveraine dans le monde entier ? Les Egyptiens qui croyoient à un Dieu vengeur & rémunérateur, auxquels les gens d'eſprit n'avoient point encore porté le flambeau de la lumiere, & chez leſquels on n'avoit point encore agité la grande & ſublime queſtion du matérialiſme, avoient banni l'éloquence de leur aréopage, & ils étoient heureux, parce qu'ils n'étoient pas auſſi ſavans que vous.

L'éloquence eſt ſemblable à un torrent qui entraîne tout ce qui eſt ſur ſon chemin; elle ne laiſſe point à l'homme ordinaire le temps de réfléchir; elle ſubjugue ſa penſée, & de cette maniere, c'eſt un ſeul homme qui dicte des décrets à vingt-cinq millions d'autres hommes.

J'ai vu un premier Miniſtre fierement ſoutenu par ſes vertus, ſe placer au milieu des Repréſantans du premier peuple de l'univers, demander à ce peuple, ſur la foi de ſon témoignage, une contribution momentanée du quart de ſes revenus.

J'ai vu chaque membre de l'Aſſemblée détourner les yeux, s'agiter ſur ſon ſiege, & j'ai cru que le pied d'un chacun recevoit une atteinte douloureuſe; mais j'ai vu bientôt ſuccéder à l'expreſſion de la douleur un ſigne de contentement, parce qu'un homme éloquent s'eſt levé & a dit que la contribution demandée étoit de toute juſtice, & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour ſauver l'empire. Alors je me ſuis écrié avec tranſport : Il connoît bien le cœur Français, celui qui compte ainſi ſur ſon patriotiſme; l'état ſera ſauvé. Aux maux deſeſpérés, il faut des remedes extrêmes.

J'ai entendu ce Miniſtre dire avec aſſurance dans l'Aſ-

ſemblée auguſte du premier peuple de l'univers :

« Il n'eſt rien, ſans doute, de ſi impoſant que le reſ-
» pect dû à une Aſſemblée telle que la vôtre ; mais il y
» a peut-être quelque choſe de plus grand encore ; c'eſt
» l'indépendance & la dignité d'un ſeul homme, animé
» par la ſeule idée de ſes devoirs ; & fiérement ſoutenu
» par la pureté de ſes intentions & l'approbation de ſa
» conſcience. »

Et j'ai dit : je n'ai plus d'autre reſſource qu'à pleurer ſur la deſtinée de ce peuple, celui-là ſeul qui regne ſur l'opinion comme ſur les cœurs, *demande ſon congé ;* & le vaiſſeau ſans pilote va s'engloutir dans les flots.

J'ai été ſcandaliſé de cette fête donnée par les Gardes-du-Corps, des imprécations que les fumées du vin y ont inſpirées, du mépris de cette cocarde patriotique qui a ſauvé les Français, & j'ai dit : Mille raiſons devoient empêcher ces Meſſieurs de ſe livrer au plaiſir d'une fête ; ce n'eſt pas dans l'inſtant où la nation, plongée dans la plus affreuſe détreſſe, fait les plus grands ſacrifices pour les ſottiſes & les dilapidations de la Cour & du miniſtere que des hommes qui ſont à ſa ſolde doivent s'abandonner au délire des orgies militaires, c'eſt inſulter à la miſere & aux calamités publiques. La préſence, déplacée, de leurs Majeſtés ne doit pas juſtifier ces honteuſes débauches, où il ne manquoit, pour faire voir la nudité du vice, que de déshonnêtes Bacchantes.

Déjà pendant trois jours vous aviez éprouvé les horreurs du beſoin, le pain cherement payé vous étoit enlevé par des mains criminelles & inviſibles : lorſque je je fus étonné d'une lettre contenant un billet de 200 livres, écrite à un Meûnier des environs de votre ville, par laquelle on lui promet de lui en envoyer autant chaque ſemaine s'il ne fait pas moudre ; & j'ai dit : Un ennemi puiſſant voudroit vous affamer, & rétablir ſur les débris de vos diſſentions inteſtines ſon odieux empire de deſpote.

A peine mes ſens étoient-ils livrés à un répos ſalutaire, que le tocſin, affreux ſignal de l'alarme, ſe fait entendre ? l'airain ſacré fait retentir ſes ſons aigus & inquiétans ; je m'éveillai plein d'effroi, & j'ai vu des fem-

mes égarées que la faim mettoit au déſeſpoir, courir & s'agiter ; la fureur étinceloit dans leurs regards éffarés, des imprécations horribles ſortoient de leurs bouches écumantes, la faim ſembloit avoir imprimé ſur leurs traits ſes marques livides & hideuſes : Du pain ! s'écroient-elles du pain ! & je dis : Leur fureur eſt légitime, eſt-il poſſible qu'après cet amas de bled acquis chez l'Etranger, & une abondante récolte, Paris ſoit ainſi livré à la famine ! il y a encore quelque puiſſance ſecrette qui médite ſourdement votre perte. Aux armes ! Pariſiens, aux armes.

Je vis ces Citoyennes affamées environner le palais où nagueres ſiégeoient vos Repréſentans, en forcer les portes, s'introduire hardiment dans les bureaux, de là voler au dépôt d'armes, en enlever deux mille fuſils, je dis alors : Me voici tranſporté aux ſiecles des *Agnès Bernau*, des *Jeanne d'Arc*, des *Marie Millet* ; le courage n'eſt pas incompatible avec ce ſexe foible. Mais ſouvent les armes ſont meurtrieres dans des mains inaccoutumées à les manier, &. . . .

Dans ce moment d'effervefcence, je vis la probité d'un honnête homme nouvellement en place, ſuſpectée, & le héros du nouveau Monde accuſé d'être lent à ſervir la patrie ; & je dis : Le beſoin rend injuſte, la douleur égare la raiſon ; elles ſont au déſeſpoir, & ſes vapeurs empoiſonnées terniſſent la ſageſſe & la valeur.

Ma ſurpriſe augmenta lorſqu'étant ainſi armées, elles s'acheminerent au palais de votre Titus, & je dis : L'entrepriſe eſt hardie, périlleuſe ; un reſte impur du deſpotiſme veille encore aux barrieres du Trône ; je crains que cette armée d'Amazones ne ſe livre à de criminels excès ; une troupe femelle indiſciplinée, que guide la licence, que la famine aigrit, eſt capable de tout.

J'ai vu vos illuſtres Phalanges Nationales, l'héroïſme à leur tête, braver l'inconſtance des temps, l'obſcurité d'une nuit de ténebres, courir réprimer les excès auxquels pouvoit ſe livrer la Famine, & ſous peu d'heures enfin, je vis cent mille ſujets armés entourer le trône, demander à grands cris Louis XVI, & je dis : Qu'il eſt puiſſant ! qu'il eſt aimé ! le Monarque qui peut ainſi compter autant d'amis dévoués que de ſujets fidelles !

Quels changement dans un même jour ! j'ai vu des femmes armées siéger parmi vos Sages, inflexibles dans leurs vengeances, faire l'office cruel de bourreau, & je *dis* . . . . J'ai vu le chef des traîtres promenés dans la Capitale ; je détournai mes yeux de cette scene de sang. Mais, ce que la postérité aura peine à croire, ce qui frappera, étonnera les races futures, je vis le projet de l'enlevement d'un Roi avorté ; je vis ce même Roi forcé par les pressantes sollicitations de ses sujets d'abandonner le château de Versailles, & au milieu d'une foule immense venir habiter cet antique & respectable asyle que le bon Henri IV avoit jadis honoré, & je dis : Un Roi qui se rend ainsi aux vœux de son peuple, qui prend avec orgueil le titre précieux de Pere & de Monarque citoyen, est l'image vivante d'un Dieu sur la terre. Votre ville, ô Parisiens ! possede maintenant son Roi & la Famille royale ; quelle honte pour les Princes coupables, & les traîtres fugitifs ! quel triomphe pour le meilleur des Rois ! de voir tout un peuple braver la misere & la faim pour se livrer au délire qu'inspire son auguste présence !

Quel étonnant contraste entre lui & ce Sultan dilapidateur qui, en prodiguant des millions & ruinant ses peuples, fut encore surnommé Louis-le-Grand !

J'ai entendu un honorable Membre de notre Aréopage avancer des propos inconsidérés qui compromettoient un personnage de confiance, & j'ai dit : Quel déplorable usage il fait des talens qu'il possede. C'est dégrader le génie ; & peut-on aussi légerement porter atteinte à la réputation d'un honnête homme.

Généreux Parisiens que j'aime & que je voudrois voir échapper à une destinée affreuse, écoutez encore mes conseils, attachez-vous à l'exécution du projet de votre ministre ; conservez-lui & sa place & votre cœur, parce qu'il mérite d'occuper l'un & l'autre. Convertissez en écus tout ce luxe ostentateur qui décore vos temples & vos tables ; cette métamorphose vous sauvera du dernier coup de massue de l'Aristocratie ; respectez les décrets de vos Sages ; votre Constitution s'avance à pas lents, mais cette lenteur est nécessaire pour la solidité de l'édifice.

719

Ne faites ſervir votre lanterne que pour punir vos Monopoleurs odieux, ces ſang-ſues de votre ſubſiſtance ; condamnez toujours ſuivant les loix, & ne ſouillez plus vos mains de proſcriptions ſanguinaires ; que ces écrits contre votre Roi, ſa compagne & vos Légiſlateurs ſoient à jamais proſcrits : tant de liberté dégénere en licence ; & d'excès en excès on s'accoutume au crime. Surveillez vos foyers. Les traîtres ſont connus, & leur ſupplice prêt. Evitez ces motions publiques, qui, bien loin de de vous ſervir, aigriſſent les eſprits. Pérorez dans vos Diſtricts, c'eſt-là votre point de réunion. Poſſeſſeurs du Roi & de ſa Famille, gardez-les comme l'avare conſerve ſon tréſor ; interceptez, s'il eſt poſſible, de leur demeure ſacrée les vapeurs peſtilentielles des vils Courtiſans ; appellez votre ſuprême Aréopage aux pieds du trône ; que ces fêtes bruyantes & bachiques s'éloignent de votre ſouvenir ; qu'une joie pure paroiſſe ſur vos traits ; & préférez toujours l'allégreſſe qui émeut l'ame, à l'ivreſſe tumultueuſe des ſens.

Si vous mépriſez mes Conſeils, ô Peuple Français ! vous verrez bientôt la Capitale & les Provinces ſaiſies d'une inſurrection générale, le commerce totalement détruit, l'abondance tarie, les troupes ſans frein, le Palais de votre Roi inveſti, les Temples écroulés, les maiſons en flamme, les atteliers déſerts & en pouſſière, vous verrez des millions d'artiſans mendier le pain de la pitié, inſenſibles à leurs cris ; les inſtrumens des travaux changés en inſtrumens de carnages, une armée de malheureux devenir une horde de brigands, les routes abandonnées, l'aſyle du ſolitaire aſſailli, les forêts abbattues, les champs ravagés, le père aſſaſſiné par ſon fils, l'enfant poignardé par ſon père, l'avare mutilé en embraſſant ſon or, les femmes enceintes courir ſur les toits pour échapper à la mort ; vous verrez vos inſolens voiſins en conquérans barbares s'élancer parmi vous, profiter de vos diſcordes, & envahir les débris de vos fortunes ; enfin, tous les édifices d'un coin du Royaume à l'autre, ne préſenteront plus à vos yeux indignés, que des ruines & des monceaux de cendre. Vous m'avez enendu, ô Français ! Adieu. MINOTOPOLIS.